

Nos fils et nos filles en voyage / A.-L. Leroy,... ; préface de M. E. Bouty,...

Les gorges de la Chiffa.

Blida. — La Chiffa. — La Mitidja. — Boufarik.

10 avril.

Avant de mettre le cap à l'est sur Constantine, nous poussons une pointe dans la Mitidja et vers les gorges de la Chiffa. Pour être sûrs de ne point perdre une minute, nous emportons notre déjeuner avec nous dans des *couffins* amples, souples, copieusement garnis, bien cousus. Le grand air, la course qui sera longue ne seront pas de minces assaisonnements à notre repas champêtre. Nous avons

résolu, en effet, de manger au grand air, au *Camp des Chênes*, sur le flanc même de l'*Abd-el-Kader* (1 642^m).

A 6 h. 15, le train d'Oran se met en route dans une blonde et rose lumière matinale qui invite à la gaiété. Nous admirons *Hussein-Dey*, *Maison-Carrée*, les hauteurs riantes et les blanches maisons de *Kouba*, les superbes cultures, les fermes de la *Mitidja*, les vignes toutes verdoyantes avec des pousses de vingt centimètres, les moissons déjà pleines de promesses, les troupeaux épandus dans les prairies et les jachères, tous les signes de la vie laborieuse, de la prospérité. Nous regardons les montagnes de l'Atlas au sud, le Sahel d'Alger au nord ; puis, dans le lointain, la coquette ville de *Koléa*, le mystérieux *Tombeau de la Chrétienne*, le *Chénoua* (907^m), masse épaisse de marbre blanc, les monts des *Beni-Menasser*, contreforts des *Zaccars* (1 580^m), couverts de forêts et fermant, à l'ouest, la Mitidja. Tableau grandiose, enchanteur !

Notre premier arrêt fut *Blida*.

Boléïda Ourida, la petite rose ! « Les uns t'ont appelée petite ville ; moi, je t'appelle petite rose, » dit un poète arabe du xvi^e siècle. Que dirait-il aujourd'hui ! Blida est un jardin, un parterre de fleurs éblouissant, inoubliable quand on l'a vu même une seule fois. Partout des nuées d'oiseaux qui gazouillent ; partout des orangers au feuillage lustré couverts encore de fleurs et de fruits. On pourrait se croire au pays de Mignon, et l'on se surprend à murmurer involontairement

Connais-tu le pays où fleurit l'oranger,
Où la brise est plus douce et l'oiseau plus léger ?

C'est là qu'il fait bon vivre. Sans doute qu'il est doux aussi d'y mourir, car Blida est le séjour préféré des rentiers et des coloniaux algériens.

La longue avenue de la gare est toute bordée de docks, de maisons de commerce où s'entassent grains, vins, oranges, liège, tabac, lin, etc. La ville (30 000 hab.), entourée d'un simple mur de défense de 2 à 3 mètres de haut, de 75 centimètres d'épaisseur, a des rues ombragées, des maisons d'une tenue et d'une propreté remarquables. Chaque petite maison blanche, avec son toit rouge, son unique

étage, est précédée d'un jardinet tout fleuri, agrémentée par derrière d'un vrai jardin, *buen retiro* de la famille : c'est gentil, coquet, familial. Le *Jardin Bizot*, le *Bois sacré* sont charmants à visiter. On y voit de vieux oliviers noircis par la poudre ou l'incendie au temps (1830-40) où Blida, ruinée par les tremblements de terre et la guerre, nous était disputée chaque jour par les tribus voisines. La ville a été fondée par l'un des plus grands saints de l'Islam, dont chaque année on célèbre la fête dans un pèlerinage fameux au Bois sacré, *great attraction* pour les étrangers.

L'une des curiosités de Blida est certainement le marché arabe fort bien approvisionné, comme l'est aussi le marché français. Ce qui frappe peut-être plus que les vendeurs, les acheteurs et les produits, ce sont les échoppes, les boutiques, les petits ateliers de tisserands, cordonniers, forgerons qui entourent la place. Pour forger la moindre pièce, les forgerons se mettent trois ou quatre à la besogne. Le fer n'est point battu vulgairement, platement, sans arrêt. Le maître forgeron, tenant avec une longue tenaille la pièce à forger, donne le signal aux ouvriers. On prélude par des coups retenus, espacés, comme si on voulait ménager le fer ; on continue par des roulements rapides, modulés, allant *crescendo*, *diminuendo* ; on termine par des battements prolongés, atténués ou par des arrêts subits, pour reprendre avec une sorte de furie et finir brusquement, comme à pic, dans un écroulement. On dirait alternativement un joyeux carillon de Flandre, le puissant galop d'un cheval la nuit dans le lointain, les derniers tintements d'un triangle ou d'une cymbale. Les coups, les gestes rythmés du forgeron règlent la batterie : tel un chef d'orchestre avec ses exécutants. Il faut une grande dextérité pour présenter le fer à chaque coup d'archet, je veux dire de marteau, pour ne point le laisser briser, couper ou aplatir maladroitement.

Bien que les objets ainsi fabriqués — et pour les seuls indigènes — soient assez grossiers de façon, il m'a paru que le travail avait encore là quelque chose de sacré et de mystérieux à la fois, qu'il était soumis à un rite précis, hiératique comme dans l'antiquité, comme chez nos corporations du moyen âge.

Ces échos sonores, ces refrains joyeux du métal et du marteau sur l'enclume me rappelaient les années envolées, lorsque enfant,

j'étais réveillé dès cinq heures du matin par le bruit tumultueux des lourds marteaux des forgerons de mon village ; lorsque, avec des yeux tout grands ouverts, j'allais voir, le soir, en hiver, jaillir les étincelles dans la boutique rouge et sombre à la fois du maréchal-ferrant voisin, forgeant à l'avance les fers qu'il devait poser aux pieds des chevaux pendant la saison du travail. Inutile de dire que le forgeron ardennais avait des enclumes, des soufflets, des marteaux monstres comparés à ceux des Arabes de Blida.

Partout les grands ateliers ont remplacé les petites forges avec lesquelles s'en est allée la gaité du travail. Les sons familiers de la lime, de la scie, du marteau de l'atelier villageois ont fait place au grincement, au sifflement, aux coups sourds, formidables des alésoirs, des foreuses, des marteaux-pilons d'usines géantes. Ainsi marche le monde frappant, trépidant, courant d'une allure effrénée, fiévreuse et maladive.

En sortant par la porte de *Bab-el-Sebt*, ou du sud, on se rend par une superbe avenue de platanes, voûte impénétrable aux rayons du soleil, aux grands moulins de Blida, puis au fort *Mimiche* perché sur une colline escarpée. Les enfants pullulent devant les cottages ouvriers bordant l'avenue ; l'on risque, en passant au milieu d'eux, de recevoir dans le dos quelque inoffensive balle de caoutchouc, quelque cerceau égaré dans les jambes, quelque gai bonjour ou quelque quolibet de cette marmaille innombrable, vigoureuse et belle.

Pour aller aux *gorges de la Chiffa*, on prenait jadis la diligence à la gare de la Chiffa. On monte aujourd'hui dans les wagons d'une petite ligne de pénétration allant de Blida à *Berrouaghia* (les asphodèles). Elle sera sans doute prolongée jusqu'à *Laghout* ; en tout cas, elle devrait atteindre au plus vite Boghar.

Le train court à travers de très beaux champs de céréales, au milieu de vignes vigoureuses. Sur un grand pont en fer, on franchit la *Chiffa*, torrent d'une largeur démesurée, bordé de lauriers-roses, roulant un maigre filet d'eau en temps ordinaire, un flot énorme, boueux, jaune clair quand fondent les neiges, quand viennent les pluies ou les orages. Le chemin de fer suit, en la remontant, la rive gauche du torrent. Deux ou trois moulins mar-

quent l'entrée des gorges, avoisinés par de grandes porcheries en plein air où grouillent des cochons noirs (ceux des hautes terres sont blancs). Les croupes, les talus de la montagne, sur la rive droite, tout couverts d'éboulis, sans arbres, d'aspect triste comme une ruine, contrastent avec ceux de la rive gauche plus solides, mieux boisés.

Le train s'arrête à de petites gares coquettes, bien bâties. La plus fréquentée par les touristes est celle du *Ruisseau des Singes*, où nous ferons le pain au retour. Le Ruisseau des Singes descend bruyamment d'un ravin étroit, boisé ; il jette à la Chiffa un assez joli volume d'eau claire, fraîche, capable de faire mouvoir plusieurs usines. Un petit hôtel très propre s'est installé là, coquettement précédé de bassins où jouent des poissons rouges, de pelouses fleuries, de tonnelles ombrageuses. Les murs de la salle à manger ont été bizarrement décorés, par un officier amateur, de peintures murales, de scènes amusantes où les singes tiennent le principal rôle ; car on vient à la Chiffa pour voir des singes vivants, sauvages, se balançant aux arbres, courant sur les rochers, dans les broussailles, faisant des grimaces et poussant des cris. Il y en avait jadis. La route ou plutôt encore, le chemin de fer les ont sans doute fait déguerpir ; nous n'en avons vu... qu'en peinture.

C'est au-dessus du Ruisseau des Singes que commencent les *gorgès de la Chiffa*. Elles sont intéressantes, pittoresques, mais bien moins grandioses que celles du Chabet-el-Akra, moins saisissantes que celles d'El Kantara. A la montée, elles ne présentent rien d'extraordinaire, et, à mon avis, les touristes ont tort de n'aller qu'à 2 ou 3 kilomètres au-dessus du Ruisseau. Il faut pousser jusqu'à la gare du *Camp des Chênes*, puis redescendre à pied ou en voiture. C'est à la descente que l'aspect de la gorge est vraiment remarquable. Nous nous laissons donc conduire à travers maints tunnels, par le train montant du matin, jusqu'au Camp des Chênes.

Ce point, jadis étape militaire pour nos soldats allant vers le sud, aujourd'hui arrêt pour les rouliers, station de chemin de fer assez fréquentée par les touristes, est une sorte de petit village d'une dizaine de maisons, avec une école comptant 30 à 50 enfants européens, un poste de forestiers, un restaurant-hôtel bien connu

de nos collègues algériens du C. A. F. qui, de là, gravissent l'Abd-el-Kader en le prenant à revers, un boulanger, etc., quelques *gourbis* grossiers, en planches et blocs mal équarris, mal équilibrés, pour les Arabes de passage, ou pour ceux qui travaillent aux mines du voisinage. « Ils ne sont pas méchants, ni voleurs comme ceux des environs de Berrouaghia », nous dit une habitante de la localité. Nous n'avions pas besoin de cette affirmation pour nous sentir en parfaite sécurité.

Quelques-uns de ces Arabes sont accroupis immobiles au bord de la route dans leurs gandouras, dans des burnous en loques, vieux, crasseux, terreux qui les font absolument ressembler à ces mottes de terre relevées, entassées par les cantonniers le long des chemins; d'autres se font raser la tête en plein air. Cette petite scène, toute teinte de couleur locale, intéresse vivement nos touristes. Les appareils photographiques fonctionnent aussitôt au mépris de la loi du prophète qui défend aux croyants de laisser prendre leur image. Il est vrai que mes photographes amateurs ignorent le Coran et n'ont point consulté les croyants avant d'opérer. Allah est grand ! Il pardonnera sûrement aux uns et aux autres cette légère infraction à sa loi.

Une brise exquise aux arômes printaniers souffle autour de nous; le ciel est d'un bleu pur, tendre, profond à la fois; le soleil d'avril luit sur les monts, dans le défilé élargi, frais et verdoyant; quelques aigles planent autour des hautes cimes qui nous dominent; des chardonnerets, oiseaux favoris de ces vallons et de toute cette région, gazouillent dans les arbustes, dans les broussailles et les palmiers nains. Il me souvient d'en avoir vu ici, vingt ans plus tôt, au temps du mardi gras, se lever devant moi des vols de 4 ou 500 à la fois, virevoltant de la façon la plus gracieuse, décrivant les courbes et les crochets les plus inattendus, se serrant en boules fleuries comme un bouquet de pensées, éclatant tout d'un coup comme une bombe et retombant en feu d'artifice aux cents couleurs, nuée colorée et vivante, revenant au lancer, se confondant avec les fleurs des amandiers plantés au bord de la route de Médéa,

... Gais oiseaux qu'un coup de vent rassemble
Et qui, pour vingt *chansons*, n'ont qu'un arbuste en fleurs.

L'endroit nous paraît propice, merveilleux à souhait. Sans discussion, à l'unanimité — la faim aidant — nous résolûmes de déjeuner là — un déjeuner sur l'herbe — dans la brousse, près des genêts aux grappes d'or, des palmiers nains, à quatre pas du torrent, en face de monts hautains et souriants.

A 20 mètres de la maison du boulanger, au-dessus de la route, près d'une petite source captée aux eaux bien fraîches, bien saines, sous l'ombrage léger de quelques jeunes platanes, nous dressons la table... sur le gazon. Avec une habileté, une promptitude qui émerveillent ses camarades, Tr. déploie les journaux, dresse 13 couverts, fait les parts, et quelles parts ! — veau, poulet, galantine, conserves de poisson, œufs durs, sel, pain, oranges et autres fruits, fromage, etc. etc., vin blanc et vin rouge de première qualité, succulents, — envoie quérir des verres au restaurant voisin, de l'eau fraîche à la source, des pains supplémentaires chez le boulanger qui nous regarde, émerveillé lui aussi d'un si bel appétit, d'un si joyeux et si vivant déjeuner.

L'esprit vient en mangeant. Les uns mangent allongés sur l'herbe, à l'ombre ; les autres s'allongent en mangeant au soleil. P. chante entre deux bouchées ; V. rit entre deux gorgées ; S. semble faire des confidences à son orange ou à son fromage ; C., à genoux, regarde la montagne, et tout plein de béatitude ou d'admiration — ou semblant tel — rend grâces au soleil sans doute, à la splendeur du jour, à la beauté du site. La gaîté est franche, générale, vive, pas du tout bruyante ; elle est au ton du milieu. Il n'est rien de calmant, de sain comme la nature. Cela dure trois quarts d'heure environ.

... Eux repus, tous se lèvent : le général et les soldats. Un fin *kaoua* est servi et dégusté au restaurant d'en face. Quelques cigarettes sont tirées timidement, allumées d'un air un peu gauche, risible ; de petits flocons blanc bleuté s'élèvent au vent vers la cime des... palmiers nains. Les photographes profitent de l'à-propos pour fixer à jamais cette mémorable aventure, et le chef pour dire quelques histoires locales tout à fait de circonstance...

Cette gorge profonde, dit-il, n'a point toujours existé. Là vivaient sur les flancs de la montagne deux tribus ennemies. Ce n'étaient entre elles que pillages, luttes, meurtres, malheurs de



Algérie : gorges de la Chiffa. Page 133.

(Cl. Labitue.)



Algérie : camp des chênes, café arabe. Page 135.

(Cl. Labille.)



Gorges de la Chiffa : Hôtel du Ruisseau des Singes. Page 134. (Cl. Neurdein.)



Déjeuner au camp des chênes. Page 136.

toute sorte. Pour mettre fin à ces calamités, des gens pieux et sages allèrent implorer un saint marabout du voisinage, puissant thaumaturge. Il vint, prit une hache, fendit la montagne en deux. Depuis, la Chiffa bondit dans l'énorme entaille. Depuis... la paix règne sur ses bords. Et d'une !

Et de deux !

Le marabout, son œuvre de paix achevée, se retira vers les plus hautes cimes de la montagne, loin des hommes, de leurs affaires, de leur tumulte. Longtemps, longtemps après, une grande sécheresse survint qui empêcha les pâturages de verdier, les moissons de lever, de mûrir, le bétail de croître et de multiplier. On songea de nouveau au marabout pour arrêter le fléau. Plusieurs habitants grimpèrent vers la cime, vers la grotte où le saint priait Allah, où il saluait chaque matin le jour naissant au loin, bien loin, derrière le Djurjura, vers la Mecque. Il écouta leurs plaintes, compatit à leurs maux : « Je suis vieux ; je vis de peu. Apportez-moi, dit-il, chaque jour une jatte de lait, un peu de laine blanche de la toison de vos brebis. Je prierai pour vous. Allah vous bénira ; il entendra vos vœux. » Ils obéirent au solitaire. La pluie tomba ; les prés reverdirent. Les troupeaux revinrent et prospérèrent. Ils vivent depuis en ces montagnes. On peut les voir descendre chaque lundi vers les marchés de Boufarik et d'Alger. Mais chaque jour aussi on peut voir de petits flocons laiteux, ouatés, tourner autour des sommets de la montagne ; puis, en hiver, un burnous blanc comme une laine bien lavée, étinceler au soleil, couvrir les flancs de tous ces monts. Ce sont les jattes de lait, les flocons de laine offerts jadis au saint marabout. Ils reviennent ainsi chaque jour, chaque année, se changeant en eau bienfaisante, répandre partout la joie et la fécondité.

Encore une pour faire trois !

Se sentant près de mourir, l'homme pieux voulut revoir les hommes et aller prier une dernière fois dans l'une des saintes mosquées de Koléa ou d'Alger. Il descendit donc. Le soir, il s'arrêta, dressa sa tente pour se reposer la nuit près de l'oued Kébir, à l'endroit où s'élève aujourd'hui Blida.

Les arbres, l'ombre manquaient en ce lieu. Les habitants des environs vinrent s'en plaindre à lui. Il leur promit d'y remédier.

Le lendemain, les piquets de sa tente étaient changés en oliviers, en orangers, en frênes feuillus, verts que l'on voit encore au Bois sacré. Il mourut peu après. Comme partout il avait fait le bien, sa mémoire fut, est encore vénérée dans toute la région. Son nom est resté à la cime culminante de l'Atlas de Blida : c'est *Abd-el-Kader* (1 642^m) (1).

Son œuvre eut pourtant une conséquence bien inattendue, bien singulière. Au sortir de la montagne fendue par sa hache, la Chiffa se changea en un immense serpent au corps gris et jaunâtre, aux replis tortueux, aux multiples têtes. Le serpent se mit à courir à travers la Mitidja, effrayant tout le monde, faisant fuir hommes et bêtes. Le marabout étant mort, on dut appeler Salomon (!). Salomon est une sorte d'Hercule, de grand justicier universel pour les Orientaux. Il vint. Les uns racontent qu'il coupa les têtes du serpent ; les autres disent qu'il les écrasa en posant dessus les collines qui forment aujourd'hui le Sahel d'Alger. Le sang du monstre s'épandit dans la plaine et forma le marais pestilentiel appelé *lac Halloula*. Les « roumis », c'est-à-dire les Français, plus puissants ou plus adroits que Salomon, sont en train de le dessécher en y faisant des tranchées profondes pour l'écoulement des eaux, et des plantations d'eucalyptus pour la disparition des fièvres.

Ces quatre légendes sont bien plus longuement racontées par les indigènes, avec des variantes très diverses, mais sans aucun lien qui les unisse. Elles sont, comme beaucoup d'autres, les preuves ingénues, amusantes, poétiques quelquefois des efforts faits partout par l'imagination des peuples enfants pour expliquer les grands phénomènes de la nature. Le coup de hache qui ouvrit les gorges de la Chiffa, c'est le formidable « travail d'érosion que les pluies, les vents accomplissent sur toute l'Afrique du Nord(2) », sur tous les pays voisins de la Méditerranée. Les petits flocons blancs, les sources renaissantes sur les flancs de l'Abd-el-Kader, la verdure des pâturages, la présence des troupeaux, etc., c'est l'effet du vent du nord et de l'altitude condensant en pluie les vapeurs venues de la Méditerranée où l'évaporation est toujours

(1) Il s'agit là d'un saint fameux dans tous les pays musulmans, *Sidi Abd-el-Kader*. On lui attribue la fondation de Blida ; la légende n'est pas tout à fait conforme à l'histoire.

(2) Commandant TITRE.

extrêmement active. Les vergers de Blida sont le résultat de la vie sédentaire, pacifique, opposée à la vie nomade et dévastatrice des bergers ; c'est aussi la preuve de la merveilleuse fécondité du sol de la Mitidja. Enfin le serpent, le lac Halloula sont des images symboliques du mauvais régime des eaux dans les pays déboisés ou mal cultivés.

Ces explications parurent intéresser et amuser mes compagnons. Il n'est point de fête, même champêtre, même algérienne qui ne prenne fin. A deux heures et demie, après un déjeuner dont les convives se souviendront longtemps, j'en suis sûr, nous commençons à descendre à pied les gorges de la Chiffa.

Les pans abrupts des rochers, auxquels est accrochée tantôt à droite, tantôt à gauche la route qui surplombe le torrent, sont garnis de mousses, de plantes à longs festons retombants où s'égouttent les sources et les suintements du rocher. Quelques jolies cascades glissent en longues nappes de mousseline argentée. On les prendrait pour le voile nuptial de quelque nymphe endormie dans les grottes de la montagne. Celle-ci paraît vivante. Elle sourit, elle pleure ; elle montre ses âpres nudités, ses éboulis ; elle se pare de fleurs, de vergers, de gourbis et de forêts. Il semble à certain moment que nous descendons dans un entonnoir sans issue, que nous allons disparaître dans quelque tournant, ou entrer dans les flancs mêmes de la montagne, tandis qu'au-dessus de nous les cimes se masquent, fuient, tournoient, s'élançant dans le ciel et s'évanouissent. La descente est belle.

Passé le pont hardi jeté sur le torrent à l'un de ses angles les plus brusques, l'horizon s'élargit peu à peu avec des échappées de vue sur la Mitidja, et au loin sur la mer. Quelques-uns d'entre nous, sur mon conseil, causent avec les rousiers, les cantonniers, les passants, les Arabes, les colons. C'est ainsi que l'on s'instruit des différentes choses de la vie, dit Montaigne. Il faut de tout aux entretiens et aux voyages.

Repos au *Ruisseau des Singes*. On « fait le pain » qui consiste ce soir-là en quelques verres de lait, de limonade, de grenadine, en quelques oranges ou mandarines. En Algérie, on a quelquefois un peu plus soif qu'en France.